

Les consolations d'un romain

Autor(en): **Goumaz, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1919)**

Heft 31

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380013>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES CONSOLATIONS D'UN ROMAIN

Si la philosophie antique est incapable de consoler qui que ce soit dans les circonstances actuelles de l'humanité, il faut avouer néanmoins qu'un intérêt singulier s'attache à l'un des ouvrages consolatoires les plus célèbres de l'antiquité, celui de Sénèque : *Ad Helviam matrem de consolatione*.

Ce traité a eu, dans l'espace de trois ans, les honneurs de deux éditions, l'une anglaise de M. Duff (Cambridge, 1915), l'autre française, d'un latiniste distingué de la Suisse romande, M. Charles Favez (1).

Nous venons de lire et de relire le copieux volume de M. Favez. Il en vaut la peine. On ne mettra jamais plus près de nous le vieux philosophe de Cordoue. Je ne parle pas de l'érudition si sûre de son moderne commentateur, qui se meut avec une égale aisance dans les questions philologiques, critiques, philosophiques et historiques. Mais, plus encore que les notes grammaticales et littéraires et les captivantes considérations sur l'activité générale de Sénèque et les causes jusqu'ici mal étudiées de son exil, il faut admirer la façon dont M. Favez a placé la « Consolation à Helvie » dans le cadre des « consolations » antiques.

(1) *L. Annæi Senecæ Dialogorum liber XII : Ad Helviam matrem de consolatione*. Texte latin publié avec une introduction et un commentaire explicatif par Charles FAVEZ, Docteur ès lettres. Lausanne et Paris, Payot, 1918. In-8° 7 fr. 50.

Le commentateur a suivi en cela une voie toute neuve, qui donne à son livre sa marque et sa valeur. Si l'ouvrage de M. Favez a échappé au danger de sécheresse qui menace toute œuvre exégétique, s'il est vivant et prenant, il le doit précisément à cette heureuse inspiration, d'ailleurs voulue : « La consolation formant dans l'antiquité un genre bien défini, je me suis efforcé, lit-on dans la préface, de faire un rapide exposé de cette tradition philosophique et de situer le traité de Sénèque à la place qu'il occupe ; puis, d'exposer et de discuter les arguments consolatoires qu'y emploie l'auteur, en les comparant à ceux qu'on trouve dans les autres consolations de Sénèque et chez les écrivains grecs et romains qui ont traité ce sujet, et en ramenant ces arguments aux corps de doctrine — le stoïcisme surtout — dont ils font partie ».

Sénèque, exilé en Corse, écrit à sa mère Helvie pour la consoler de la séparation. On pourrait s'imaginer que le philosophe apporte des arguments inédits et applique sur le cœur malade un baume nouveau qui établira sa réputation de médecin des âmes. En aucune façon ! A l'époque de Sénèque, la « consolation » est non seulement un genre, telle un peu la prédication dans l'Eglise chrétienne (d'aucuns écrivaient jadis des consolations comme d'autres publient aujourd'hui des sermons — la comparaison n'est pas de M. Favez), mais ce genre, auquel l'académicien Crantor avait déjà assuré un crédit de plusieurs siècles, trois cents ans avant Jésus-Christ, était au premier siècle de l'ère chrétienne une « science toute montée », avec un « tiroir » pour chaque remède. Le consolateur ne fait guère, par conséquent, que répéter des choses connues, sinon banales. L'intérêt de son écrit est moins dans la nouveauté de quelques très rares idées que dans la puissance de l'expression, l'adaptation aux circonstances et la marque personnelle. Dans cette religion qu'était devenue à un moment donné la philosophie il n'y avait plus grand'chose à inventer. Mais c'était à qui serait le vulgarisateur le plus habile.

Seulement, console-t-on avec des arguments, et la philosophie la plus ingénieuse et la plus profonde est-elle capable de toucher le cœur en passant par l'intelligence ? M. Favez ne le croit guère, et même pas du tout. Nous non plus. L'intellectualisme païen était voué d'avance à l'insuccès, comme, plus tard, l'in-

tellectualisme chrétien. Ni le stoïcisme, ni aucune philosophie n'a été le levier qui soulève les âmes au-dessus d'elles-mêmes. Une élite peut trouver quelque satisfaction morale et quelque encouragement dans les remèdes d'ordre intellectuel. Médicamentation aristocratique ! Il faut plus pour la satisfaction de la masse qui ne raisonne guère, qui ne s'embarrasse pas de syllogismes ni de systèmes, mais qui sent.

A côté d'influences secondaires, le stoïcisme marque d'une empreinte particulière toute cette épître consolatoire, où Sénèque s'efforce, avons-nous dit, de prouver à sa mère qu'en fin de compte l'exil n'est pas chose si terrible, et qu'elle ne doit pas être affligée de l'éloignement de son fils en Corse, ni pour lui ni pour elle. L'exil rentre dans le nombre des choses « indifférentes », pour Zénon et ses disciples. Il en est de même de la pauvreté et de l'ignominie qui d'habitude l'accompagnent. Rien de cela n'émouvra le sage, qui met son bonheur non dans la possession d'avantages extérieurs (fortune, santé, succès), mais dans la maîtrise de sa vie intérieure (raison, volonté, dispositions morales). Nous ne commandons pas aux circonstances, mais nous nous ferons une âme à laquelle les circonstances ne commanderont pas non plus. Les biens du sage résident dans la « raison », qui est le « propre de l'homme ». Ce bien-là on ne pourra pas le lui enlever, tandis que les biens de la fortune sont « fugaces », et il sera d'avance et toujours préparé à leur perte.

Brodant sur ce thème, notre philosophe essaie de se persuader et de persuader à sa mère que sa disgrâce actuelle est parfaitement supportable. L'exil est chose toute naturelle, un simple changement de lieu, tout comme les déplacements d'individus ou les migrations de peuples ou même les mouvements des astres (!). Et si l'on veut quand même le tenir pour un mal, employons les remèdes *ad hoc*. Il y en a deux pour un : considérer que : 1° le cosmopolitisme aidant, la nature nous apparaît la même partout (?), et que : 2° partout aussi la vertu peut et doit être pratiquée (mieux !).

Si la pauvreté accompagne l'exilé, celui-ci se souviendra que les besoins naturels et vrais sont en somme peu nombreux, et que contentement d'esprit passe richesse. Il ne s'effraiera pas davantage du discrédit qui l'atteint. Pauvreté, discrédit ne sont

pas des maux en soi. C'est l'« opinion » du vulgaire qui prétend le contraire, et la « raison » du sage est au-dessus de l'opinion.

Sénèque est ainsi tout consolé lui-même. Pour achever de consoler sa mère, il lui recommande de fortifier sa « raison » par l'étude de la philosophie. Les « passions » sont d'ordre intellectuel (?). Redressons le jugement par un commerce régulier avec les philosophes et nous chasserons les passions ! Conscient cependant que la chose ne va pas si facilement, notre moraliste conseille à Helvie de trouver, en attendant, son réconfort dans l'affection des siens. Ici le stoïcien cesse d'écouter la froide « raison » pour laisser parler le sentiment et le cœur. Voix d'homme et non plus voix de philosophe. Nous aimons mieux cela.

* * *

Tel est, dans ses grandes lignes, le système que M. Favez présente au public de langue française et aux amateurs de latin et de philosophie antique. Le pâle résumé que nous venons d'en donner laisse à peine entrevoir la richesse de l'œuvre et n'apprend rien de nouveau à ceux qui sont déjà familiarisés avec la pensée de l'antiquité. Mais l'étude directe de Sénèque — généralement trop négligé — et du livre que M. Favez consacre au philosophe, corrigera entièrement cette impression. Si l'exégèse de Sénèque est encore « presque toute à faire », assurément la savante étude du docteur vaudois est un premier pas, et un grand, dans cette voie. *Vivant sequentes!* Nous espérons que M. Favez et d'autres chercheurs avec lui vont poursuivre l'œuvre si bien inaugurée et la mener jusqu'au bout, en dotant la littérature française d'une édition complète des œuvres du grand philosophe et moraliste stoïcien.

L. GOUMAZ.